

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 5 (1962)
Heft: 2

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Lasserre, A. / Giddey, Ernest / Vaney, Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

BOUSQUET, G.-H. : *Pareto (1848-1923), le savant et l'homme*. Etudes et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne. Lausanne 1960. 208 p.

On aime chez nous parler de « l'école de Lausanne », de Walras et de Pareto qui donnèrent un si grand lustre à notre *Alma Mater* ; en général, on ne connaît pas beaucoup davantage que ces deux noms. M. Bousquet s'efforce de combler cette lacune en faisant revivre l'un des plus grands professeurs qui enseigna dans notre Université.

Certes, c'est une carrière étonnante que celle de Vilfredo Pareto qui, né à Paris en 1848, devint en Italie un ingénieur honorable, porté également à l'étude des problèmes économiques. Mais avant l'âge de 40 ans, il ne donna rien à la science. C'est en s'intéressant dès 1890 à Walras et à son œuvre de mathématicien de l'économie politique qu'il fut appelé à succéder à ce dernier à l'Université en 1893. Nomination hasardeuse, mais qui devait réussir : à côté d'un enseignement apprécié, il publia quatre œuvres importantes depuis le *Cours d'économie politique* (1896-1897) jusqu'au traité de *Sociologie générale* (1915-1919), en passant par *Les systèmes socialistes* (1901-1902) et le *Manuel d'économie politique* (1907 et 1909). Vivant à Céligny, l'économiste ne tarda pas d'ailleurs à se retirer de plus en plus de la polémique, où il s'était montré si actif jusqu'alors. Après le « grand revirement » de 1900 auquel l'auteur consacre un chapitre nuancé, il devint « l'ermite de Céligny », plongé dans l'étude, se consacrant à la science, loin d'un monde où il déplore la montée des socialismes, des tyrannies, des humanitarismes. Il y mourra en août 1923, après avoir salué avec une certaine faveur le fascisme dont il n'avait connu du reste que les débuts.

L'œuvre écrite de Pareto apparaît donc comme la part la plus importante de sa vie. C'est à juste titre que M. Bousquet consacre à chacun des quatre ouvrages majeurs du professeur un important chapitre. Il ne faut du reste pas y chercher un exposé systématique de la pensée de l'économiste. M. Bousquet lui a déjà consacré un ouvrage (*Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre*, 1927). Comme il le dit lui-même : « Je me résume en ajoutant quelques références nouvelles » (p. 128). Cette réflexion est valable pour tout son livre. Sauf le chapitre consacré au traité de sociologie, qui est heureusement développé, ces quatre études critiques se composent surtout de commentaires des ouvrages de Pareto ; il y indique par exemple l'origine des idées économiques ou sociales du professeur, les controverses qu'elles ont soulevées, etc. Il n'y définit même pas les notions fondamentales « d'ophélimité » ou « d'équilibre économique ». Il faut attendre longtemps pour comprendre dans ses lignes générales ce qu'est l'économétrie. Il est vrai que le lecteur profane aura avantage à se référer au premier ouvrage de M. Bousquet ; vrai aussi que le spécialiste connaît la portée de tous ces termes et que peut-être il éprouvera de

l'intérêt aux remarques de l'auteur. Mais l'un et l'autre se demanderont sans doute ce qu'on appelle « l'école de Lausanne » : à part des disciples étrangers, italiens en particulier, on ne voit guère apparaître qu'un seul nom de chez nous, celui de M. P. Boven...

Cet ouvrage ne se présente donc guère comme une synthèse, mais beaucoup plus comme une succession de notations biographiques réunies chronologiquement. On y voit apparaître surtout les quatre œuvres maîtresses, mais aussi quelques traits et événements de sa vie (par exemple son attitude envers l'affaire Dreyfus, la Suisse, la première guerre mondiale) et plusieurs mentions d'articles scientifiques. Les recherches de l'auteur ont été considérables et scrupuleuses. Il s'agit là de l'œuvre d'une vie. La contrepartie de cette étude si approfondie est le manque de vues d'ensemble. M. Bousquet caractérise ainsi le plan suivi par Pareto dans son dernier grand ouvrage : « Cette méthode a le grave inconvénient de suspendre l'exposition de la théorie, étant donné surtout le désordre dans lequel les preuves et les éléments de la théorie se présentent à nous » (p. 160 *sq.*). L'auteur a vécu en pensée si intimement avec son Maître, que ce n'est pas lui faire injure que d'attribuer à son propre livre cette appréciation du traité de sociologie.

Cette intimité avec Pareto va si loin que l'on croit souvent assister à une dialogue. Il est peu de pages où l'auteur ne se mette généreusement en scène et ne donne une opinion qu'il précise bien comme personnelle. S'il ne cache pas, quand il le faut, les critiques, il nous livre sans doute le reflet de discussions ou de longues méditations sur les théories « parétiennes ».

Il faut regretter que le livre ne comporte pas de bibliographie parce qu'elle « figure au tome III des *Lettres de Pareto à Pantaleoni* » (p. 200). Mais apprécions à leur juste valeur l'index des noms de personnes et une excellente table des matières qui facilitent grandement le maniement de l'ouvrage. C'est particulièrement utile pour une étude si variée, si riche de données multiples et qui donne envie de mieux se pencher sur un système et une personnalité que l'on pressent originale et marquée d'une forte pensée.

A. Lasserre.

Gibbon's Journey from Geneva to Rome : His Journal from 20 April to 2 October 1764, edited by Georges A. BONNARD. London, Nelson, 1961 ; XXIV + 268 p.

Il y a quelques mois, la maison Nelson a édité, avec soin et élégance, la dernière partie du journal inédit de l'historien Gibbon. Ainsi s'achève une entreprise commencée en 1929 par D. M. Low ; M. Georges Bonnard, qui s'y est consacré depuis plus de vingt ans avec tout le dévouement dont il est capable, a su heureusement la mener à terme par étapes successives¹.

¹ La publication de D. M. Low (*Gibbon's Journal to January 28th, 1763*, Londres 1929) offre au public la partie anglaise du journal de Gibbon. Les publications de M. Bonnard concernent la partie française de ce journal. Celles antérieures à l'ouvrage dont nous rendons compte sont de 1945 (*Le Journal de Gibbon à Lausanne, 17 Août 1763 - 19 Avril 1764*, Lausanne, Université, Publications de la Faculté des Lettres, VIII) et de 1952 (*Le Séjour de Gibbon à Paris du 28 Janvier au 9 Mai 1763*, dans *Miscellanea Gibboniana*, pp. 85-107, Lausanne, Université de Lausanne, Publications de la Faculté des Lettres, X). En collaboration avec M. G. R. de Beer, M. Bonnard a publié également le *Journal de mon voyage dans quelques endroits de la Suisse, 1755* (*Miscellanea Gibboniana*, pp. 5-84).

Les publications antérieures du *Journal* nous conduisaient jusqu'au 19 avril 1764 ; le volume final reprend au 20 avril : après la vie militaire de Gibbon-officier, après les séjours de Paris et de Lausanne, le voyage d'Italie, moment décisif dans la formation de l'historien. Gibbon, pourrait-on dire, se lance, l'agréable intermède lausannois ayant pris fin, dans l'étape principale de son « grand tour ». William Guise, un compatriote rencontré à Lausanne, l'accompagne sur les routes de Florence et de Rome.

L'itinéraire de nos deux jeunes voyageurs les conduit d'abord à Turin, où ils séjournent une quinzaine de jours. Le 12 mai 1764, ils prennent la route de Milan. Renonçant ensuite à visiter Venise — les attrait vénitiens coûteraient cher — ils gagnent Gênes, avec l'intention de s'y embarquer pour Lerici, non loin de La Spezia, d'où il est aisé de se rendre à Florence. De mauvaises conditions atmosphériques les incitent à renoncer aux charmes d'une navigation incertaine, et c'est par Plaisance, Parme, Modène et Bologne qu'ils atteignent Florence. Florence les retient trois mois. A fin septembre, ils se dirigent sur Rome... Gibbon cependant, trop absorbé par tout ce qu'il voit, néglige son journal ; au commentaire quotidien, rédigé en français — Gibbon se sert de cette langue depuis son arrivée à Paris, en février 1763 — se substituent de brèves notices écrites en anglais, qui ne sont à vrai dire que l'énumération d'œuvres d'art dignes de retenir l'attention du visiteur ; ces notices elles-mêmes ne sont guère nombreuses ; le silence très vite devient total.

Rome a été fatale au *Journal*. Gibbon, y pénétrant par Ponte Milvio, se plonge « dans un songe d'antiquité »¹. Bientôt, méditant au milieu des ruines du Capitole, il sentira naître en son esprit cette œuvre sur le déclin et la chute de Rome qui fit et fait sa gloire.

Nous n'en sommes pas encore là au moment où commence le voyage d'Italie. Gibbon pourtant s'intéresse déjà vivement à l'antiquité romaine ; on peut même affirmer que l'histoire de Rome constitue sa spécialité ou du moins le domaine qu'il connaît le mieux : il lit des ouvrages consacrés à la matière qu'il abordera dans son grand livre ; il se penche, en numismate averti, sur les collections de médailles antiques qu'il trouve sur son chemin, à Modène ou à Florence, et leur réserve de longues pages de son *Journal* ; il déchiffre, transcrit et commente des inscriptions latines, nouant ainsi une plus intime connaissance avec les usages des siècles disparus.

Cet intérêt toutefois n'est pas exclusif. Où qu'il aille, Gibbon rencontre des spectacles qui sollicitent son attention. La vie mondaine de Gênes ne le laisse pas indifférent, ni celle de Florence, qui s'épanouit à la porte San Gallo. Comme la plupart de ses compatriotes, il recherche, trop souvent à notre avis, la compagnie de jeunes gens de la « nation » anglaise ; il ne craint pas cependant de se mêler à l'aristocratie italienne : à Turin, il est reçu à la cour ; à Florence, il fréquente les meilleurs salons, ceux du marquis Capponi ou du duc Strozzi. Il se peut même qu'une aventure sentimentale, en septembre 1764, ait troublé son existence studieuse, expliquant une interruption de vingt jours dans la rédaction du *Journal*. Nul n'ignore les sortilèges des beautés florentines.

Gibbon est sensible d'ailleurs à d'autres beautés : la splendeur de la plaine lombarde, qui « jouit de tous les avantages de la nature »² ; l'éclat d'une parade

¹ *Gibbon's Journey from Geneva to Rome*, p. 235.

² *Ibid.*, p. 88.

militaire bien ordonnée ; la magnificence de courses de chevaux où s'exprime, dans un fastueux déploiement d'équipages rutilants, la « fureur momentanée »¹ d'un peuple qui a perdu sa liberté.

Gibbon ne reste pas indifférent aux richesses artistiques dont l'Italie est dépositaire. Le *Journal* — et ce n'est pas là le moindre de ses mérites — permet de mesurer la nature et l'intensité des goûts esthétiques de l'illustre écrivain, dont le comportement varie d'ailleurs selon les circonstances. Face aux chefs-d'œuvre de la sculpture antique, Gibbon réagit plus souvent en érudit qu'en amateur d'art : le buste d'un empereur devient un document confirmant ou infirmant des renseignements provenant d'autres sources : « Ce buste, écrit-il d'une représentation de Caligula, qui est d'une exécution libre et hardie, acquiert un nouveau prix par la ressemblance parfaite et exacte qu'il a avec les médailles de ce tyran. Pour un homme mort dans sa trentième année ses traits sont extrêmement formés ». ²

En présence des témoignages de l'art médiéval ou moderne, Gibbon se comporte de façon quelque peu différente : il est le touriste moyen, qui partage, dans bien des cas, les opinions conventionnelles de ses contemporains. Les prédécesseurs de Raphaël ne l'émeuvent guère : les œuvres des « premiers restaurateurs de la peinture »³ — Cimabue, Giotto — sont mauvaises par définition ; Mantegna est quelquefois « d'un fini excessif »⁴ ; Raphaël lui-même n'est pas toujours heureux. En revanche l'admiration de Gibbon se fait plus vive quand il parle des écoles vénitienne et bolognaise du XVI^e siècle ; le Titien, les Carrache, le Guerchin et surtout le Guide sont ses artistes préférés. Un tel choix peut surprendre le lecteur du XX^e siècle ; il est conforme au goût de l'époque. Rares étaient les amateurs de peinture qui osaient, comme le peintre Thomas Patch, que Gibbon rencontre à Florence, louer Masaccio et ses contemporains⁵. La mode voulait que l'on relevât des fautes chez tout ce qui était préraphaélite. Faut-il s'étonner d'entendre Gibbon critiquer, chez Fra Angelico, des erreurs de perspectives, « un dessein fort incorrect » et un coloris « riche et brillant, mais tranchant et sans harmonie »⁶ ?

Le *Journal* de Gibbon en Italie méritait donc d'être publié dans sa totalité. Non seulement il permet d'entrer en contact plus intime avec Gibbon, nuancant l'image que l'on se fait de l'homme et de l'historien ; il est encore un document d'un prix inestimable sur la vie sociale de l'Italie du XVIII^e siècle, un témoignage des préoccupations spirituelles des voyageurs britanniques partis à la découverte de Florence ou de Rome. Joint à d'autres journaux analogues récemment publiés⁷, il permettra peut-être à un érudit de reprendre, sur des bases plus larges et plus solides, l'histoire du curieux phénomène appelé le « grand tour ».

M. Georges Bonnard a apporté à l'édition du texte de Gibbon les ressources immenses de son érudition, son amour du travail bien fait, son sens de l'équilibre et de l'humain. Le texte est établi avec une rigueur exemplaire ; sans être trop nombreuses, les notes dissipent toute obscurité ; des index détaillés permettent une

¹ *Ibid.*, p. 128.

² *Ibid.*, pp. 167-168.

³ *Ibid.*, p. 228.

⁴ *Ibid.*, p. 138.

⁵ Voir J. R. HALE, *England and the Italian Renaissance*, London 1954, ch. III : *Taste for Italian Paintings (I) : Sixteenth to Late Eighteenth Centuries*.

⁶ *Gibbon's Journey from Geneva to Rome*, p. 137.

⁷ Ceux de Boswell, de Samuel Rogers, d'Harriet Charlotte Beaujoulais Campbell, etc.

consultation aisée de l'ouvrage. Douze illustrations, reproduisant des peintures, des dessins ou des gravures de l'époque, favorisent le dépaysement dans le temps et dans l'espace.

Un ouvrage précieux, dont le temps n'altérera guère la valeur.

Ernest Giddey.

Gustave CHARLIER : *Portraits italiens*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1961, 223 p.

Dans la nouvelle collection « La Lettre et l'Esprit », les éditions de « La Renaissance du Livre » de Bruxelles publient un ouvrage posthume de Gustave Charlier intitulé : *Portraits italiens*.

La lecture des quelque 220 pages de cet excellent petit livre est fort agréable et les portraits de *Machiavel*, *du Tasse* et de *Manzoni*, tracés par un critique soucieux de la vérité, sont animés d'une vie surprenante, car, comme le dit Robert Vivier, dans la préface, par portraits, « il faut comprendre que, dans cette matière de vie, c'est la narration qui fait le portrait. Une narration triant l'essentiel, attentive à tout l'environnement comme au caractère de l'homme et au progrès du génie d'écrivain qui, coloré par ce caractère et sensible à cet environnement, se manifeste et se définit d'œuvre en œuvre ».

Si d'emblée on est charmé par le talent de conteur du critique belge, on constate, après avoir lu quelques pages de son ouvrage, que le narrateur est doublé d'un historien très averti des lettres italiennes.

Gustave Charlier surprend tout d'abord l'auteur de *La Mandragore* dans sa maison de campagne de San Casciano où il s'est retiré en 1512, après la chute de la République florentine et le rétablissement des Médicis dans la cité de l'Arno par les troupes espagnoles. C'est là que Machiavel, qui a passé sa journée avec les paysans, compose, le soir venu, dans le silence de son cabinet, ses œuvres marquantes : *Le Prince*, *Les Discours sur la première décade de Tite-Live*, *l'Art de la guerre*, *les Comédies*. Penché sur ses livres, le moins machiavélique des hommes passe en revue les principaux événements de sa carrière politique brusquement brisée par la révolution du 15 août 1512. Et l'ancien secrétaire du gonfalonier Soderini tire la leçon de ses nombreuses ambassades auprès des « Grands » de l'époque : le roi Louis XII, l'empereur Maximilien, le pape Jules II ; auprès de cette femme « admirablement trempée » qu'est Catherine Sforza, comtesse d'Imola et de Forlì ; à la cour du fameux César Borgia, cet homme doué de la suprême « virtù » et qui est le modèle parfait du « Prince ».

A propos des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Gustave Charlier dégage l'idéal politique du grand homme de la Renaissance italienne : « L'idéal politique de Machiavel, affirme-t-il, est nettement républicain. La république, ou le gouvernement du peuple, lui apparaît comme le meilleur qui puisse maintenir un ordre de choses existant. Le peuple conserve, mais par contre, il ne crée pas. Pour fonder un Etat, pour établir des institutions nouvelles, il faut un chef, un prince. Car toutes les grandes créations sont dues au génie ; le génie est personnel, et non collectif. Or, pour durer, les institutions doivent toujours pouvoir être ramenées à leur principe. Si elles dégénèrent, si elles s'abâtardissent, le retour au pouvoir personnel s'impose. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement, il devient légitime et nécessaire. » (p. 41.)

Voilà qui peut étonner, quand on songe à la fâcheuse renommée dont jouit

l'auteur du « Prince ». Mais le professeur bruxellois prétend que les *Discours* offrent un exposé théorique et général, tandis que *Le Prince* illustre un cas particulier : celui de l'Italie au début du XVI^e siècle, une Italie divisée en tronçons inorganiques et en proie à la cupidité des tyranneaux de la Renaissance.

Puis, en quatre chapitres, Gustave Charlier retrace la vie errante et agitée de Torquato Tasso. Après avoir relevé combien les premières années de l'auteur de *L'Aminta* à la cour d'Alphonse II d'Este furent brillantes et heureuses, le critique décrit les troubles et les tourments qui accablent le poète alors qu'il met la dernière main à la *Jérusalem*. A ce propos, il rappelle la légende qui s'est formée très tôt, au XVI^e siècle déjà, autour du poète de Ferrare et qui fut ravivée par les romantiques et Goethe en particulier : la folle passion que le Tasse aurait nourrie pour une princesse de la cour d'Alphonse II aurait été la cause de sa détention dans l'affreux cachot de Sainte-Anne.

Il faut être reconnaissant à l'homme de lettres belge d'avoir non seulement analysé en détail les œuvres principales du Tasse, mais d'avoir également souligné le grand intérêt du *Canzoniere* « d'essence foncièrement lyrique ».

Dans *L'Aminta*, il relève combien la poésie du Tasse « concilie sans effort les contraires. Elle abonde, ajoute-t-il, en imitations et en réminiscences, et pourtant elle semble toujours jaillir de source. Elle combine le rêve et le réel en un mélange si intime et si subtil que nul ne saurait dire où l'un commence et où l'autre finit ».

L'historien de la littérature italienne consacre ensuite une cinquantaine de pages à la longue, probe et sérieuse vie d'Alexandre Manzoni. Il se plaît à souligner sa sincérité, son idéalisme, son patriotisme. Sans doute est-il touché par la grandeur d'âme du poète milanais, mais, au moment de porter un jugement, il sait reconnaître les défauts de l'œuvre manzonienne, témoin le *Comte de Carmagnola*, où « le vers de Manzoni s'élève sans effort à un lyrisme pénétrant », mais c'est une œuvre qui manque totalement de puissance dramatique.

Après avoir reconnu l'influence déterminante sur Manzoni du Français Claude Fauriel, avec lequel le poète se lia durant son séjour de cinq ans à Paris, Gustave Charlier examine tous les principaux écrits du chef de l'école romantique italienne depuis ses œuvres de jeunesse, tels les vers *Sur la mort de Carlo Imbonati* (qui fut l'amant de sa mère) jusqu'à ses dernières publications où l'écrivain lui-même ne reconnaît plus son génie poétique : « Je me suis aperçu, avoue l'auteur des *Fiancés* dans une lettre adressée à Louise Collet, que ce n'était plus la poésie qui venait me chercher, mais moi qui m'essoufflais à courir après elle. »

Après les présentations de ces trois écrivains, qui forment la partie la plus importante du volume, on lira avec profit des études et recherches sur Vittorio Alfieri, Ugo Foscolo et Giacomo Leopardi.

Nous avons, quant à nous, lu avec intérêt « Le premier article français sur Leopardi », paru en janvier 1833 dans la *Revue Encyclopédique*, et que, après une convaincante démonstration, Gustave Charlier estime être dû à la plume du Genevois Charles Didier.

Pierre Vaney.